

# FIN DE PARTIE



## Le début est la fin

*Journée mondiale de la fin*, d'Alexandre Friederich, 2004

**Erprier Sonab**, excipitologue

Il est toujours éclairant de voir comment les auteur·rices rompent le silence. Décidons pourtant de constater comment ils y retournent en commençant par les fins, au risque de divulguer. Comme le théâtre ovniesque d'Alexandre Friederich ne fraye pas dans les contrées des œuvres à clé, mais plutôt dans un absurde réinventé, cousin helvétique de Ionesco, qui visiterait Jarry, le dévoilement d'éléments n'est pas rédhibitoire.

Dans le premier des trois textes de ce recueil dédié à la « fin », *L'Homme qui attendait l'homme qui a inventé l'homme*, 8 s'exprime ainsi : « Je peux m'en aller, moi ? je peux m'en aller maintenant ? Est-ce que je peux m'en aller maintenant ? Excusez-moi, je peux m'en aller ? »

Dans la farce tragique *Didadactures*, le Président demande : « Pourquoi exprime-t-elle toutes ses pensées ? » Ce à quoi Jean Marchandise répond : « Pas de pouvoir sans témoins, président. » Enfin, dans *Programme de gestion colère et enlisement*, une didascalie clôt le texte : « Étienne s'enfuit dans l'escalier, hésite à disparaître, redescend de quelques marches, s'assied à mi-hauteur. »

Avec ces derniers mots, ces excipits, on devine que les figures de Friederich ont conscience qu'elles sont des êtres de papier, ayant pour vocation d'aller peupler des plateaux. Elles savent que si elles ont, certes, un début (dans l'imaginaire de leur créateur), elles ont surtout une fin : leur mort concrète, évoquée pour certaines dans les textes, mais aussi et surtout la fin des pièces dans lesquelles elles évoluent.

Car quand le livre est refermé, quand le noir se fait, ces personnages retournent au néant. Et la force très singulière du théâtre rare de cet auteur qu'il est urgent de (re)découvrir réside bien dans ces boucles dessinées par les trajets des textes. Les débuts annoncent les fins ou, du moins, ils les conditionnent. Au milieu, ce n'est que course folle pour échapper à un destin de personnages qui aimeraient sans doute s'émanciper. Mais cette course est vaine. Et des marqueurs le rappellent en cours de route : « 9.- Quarante ans pour rien. Quarante ans à attendre la relève et quand elle vient il meurt il est mort. » Ou encore : « BIFURIENNE.- La nouvelle n'est pas si bonne. BIFURIEN.- (*l'oreille tendue*) Le discours touche à sa fin. » Et enfin : « HUG.- Quand le sommeil ne peut plus rien pour toi, il s'en va. Tu attends. La nuit commence. Le jour commence. Mais sans le sommeil, tu peux pas traverser. »

Trois textes pour trois visions joyeusement désespérées, tristement fatalistes, de cette décidément très étrange situation, qui montrerait presque qu'une autre journée mondiale de la fin est possible. ●